



La Femme, source d'inspiration, est l'âme de la Musique Moderne Son influence sur ma carrière

par Franz LEHAR

Récemment, M. Franz Lehar, le fameux auteur de La Veuve Joyeuse, est venu à Paris. Une grande fête de nuit a été donnée en son honneur à la Gaîté-Lyrique où son Pays du Sourire tient l'affiche depuis le début de cette saison et ne semble pas prêt d'en disparaître. M. Franz Lehar a profité de sa venue pour régler les détails de la représentation de Frasquita qui, bientôt, sera représenté à l'Opéra-Comique.

C'EST peut-être la femme qui exerce la plus grande influence sur la musique moderne ; c'est elle qui détiend l'impulsion créatrice et qui est la cause de ses variations. De même, c'est elle qui, presque tous les jours, porte le plus grand intérêt à la musique. Si l'on observe les sensations que fait naître la musique, on peut dire que, chez la jeune fille, elle éveille les sentiments, qu'elle les entretient chez l'homme, tandis que, chez la femme, elle crée un ensemble de vibrations qui transforme tout son être. On pourrait dire que la musique dirige et gouverne la femme ; mais, par contre, c'est la femme qui dirige et gouverne la transformation de la musique. Je sais que c'est là une assertion hardie, mais je veux aller encore plus loin en assurant que, derrière chacune de mes œuvres, il y a une femme, différente à chaque ouvrage. Souvent, ce n'est pas une femme que je connais ou que j'ai vue, mais une créature de pure imagination, ou bien une pensée nouvelle dont la femme aura été la créatrice, ou un nouveau désir se rapportant à la femme objet de mon rêve.

L'être imaginaire qui me donne l'inspiration n'a souvent de ressemblance avec aucune créature vivante, et seule la musique peut révéler sa présence à la pensée, au cœur et à l'âme. C'est cette femme qui émet ces notes profondes et mystérieuses que seul le compositeur perçoit et qu'il couche fébrilement sur le papier. Cette femme, c'est la personnification de la musique, c'est la femme vivante avec tout son raffinement, avec toute la

gamme de ses vibrations et de son harmonie éternelle.

Mon père fut aussi un musicien, un chef d'orchestre. Quant à moi, j'étais violoniste. Entre nous, il y avait une personne, ma mère, qui fut la première femme à exercer une

influence sur mes productions musicales. Je puis dire que c'est la musique qui nous reliait. Les mélodies enchanteresses, c'est ma mère qui, par sa seule présence, me les apporta, et la manière dont elle prit part à la joie de nos succès et à la flatterie des compliments fut aussi une source d'inspiration.

Un jour, à Ischl, je jouai devant François-Joseph, Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie. J'eus la fierté d'être complimenté par Sa Majesté et me hâtai ensuite de retourner à la maison pour informer ma mère de ce nouveau succès. Elle m'écouta raconter cette soirée mémorable ; et la joie qu'elle en éprouva fut telle qu'elle mourut. Elle me laissait un héritage plus riche qu'il m'était permis de désirer : elle me laissait la musique, toutes les mélodies dans lesquelles son âme maternelle avait vibré.

Il me revient encore le souvenir d'un autre événement. J'avais environ 16 ans quand, pour la première fois, on vint me demander de composer une valse à l'occasion de l'anniversaire de naissance de la Reine de Roumanie. C'était la Duchesse de Metternich qui men faisait commande. Je composai une valse brillante, inspirée par cette femme, la Reine, que je ne connaissais pas personnellement, dont je ne savais rien que ce que les



(Photo G.-L. Manuel Frères)

FRANZ LEHAR

journaux m'avaient appris d'elle. C'est pourtant elle qui tenait toute mon imagination et qui fit la plus forte impression sur ma musique, à laquelle je faisais, à cette époque, suivre de nouvelles voies. Cette grande dame, la Reine inconnue, de tout son être et de tous ses désirs, vivait dans mes harmonies, comme si je l'avais créée à dessein.

Mais il est une preuve encore plus caractéristique de l'influence décisive de la femme sur la musique. En 1910, au moment où *La Veuve Joyeuse* conquérait le monde, je fis un voyage en Amérique, et là, je constatai que mes mélodies avaient, avant tout, gagné le cœur des femmes. La manière dont ce me fut révélé était vraiment la manière américaine originale. Tout ce qui était fabriqué et vendu dans le commerce l'était sous le patronage de *La Veuve Joyeuse*. Il y avait des crèmes de beauté de « La Veuve Joyeuse » et le corset « Veuve Joyeuse », tout aussi bien que la salade « Veuve Joyeuse ». Inutile de dire que toutes ces marchandises étaient disputées par les femmes, puisque le nom qu'elles leur rappelaient faisait revivre des sensations musicales jusqu'alors ignorées. Les commerçants américains avaient de suite senti tout ce qu'il y avait à tirer d'affaires avec le beau sexe en utilisant son enthousiasme pour les douces mélodies de *La Veuve Joyeuse*.

Et il est certain que cette expérience américaine me procura aussi de l'inspiration. Dans la composition qui suivit, je sentis la nécessité d'écrire et de composer sous l'inspiration de l'influence féminine, de me sentir sous le charme d'une femme à qui j'aie le désir de parler et qui aurait pour moi une compréhension sympathique. Cette femme invisible, cependant toujours présente à mon esprit pendant mon travail, ne me quitte pas, et elle m'apporte la preuve de l'influence de la femme dans les compositions modernes.

En 1912, mon opérette *Comtesse Eva* fut représentée à Tripoli devant un public dont la plus grande partie était composée de gens de couleur. Les acteurs, hommes et femmes, étaient également nègres. A cette occasion, de même que sa sœur blanche, la femme noire sentit que la musique avait été composée pour elle, la femme éternelle. Dans ce fait exotique, c'est encore à la présence de la femme dans ma composition que j'ai dû ce nouveau succès, puisqu'elle a formé, enrichi et augmenté le pouvoir de mon imagination créatrice. C'est une chose que les critiques m'ont accordée, que mes compositions ont toujours été écrites pour les femmes; et c'est ce qui fit leur succès.

Je me souviens qu'un grand nombre d'ouvrages de dames me fut donné sous forme de coussins, de nappes, de liseuses, etc. Ils me venaient de femmes que mes mélodies avaient obligées à me remercier de la compréhension que j'ai de l'âme féminine. La vraie musique est toujours le miroir de la vie intime de la femme, c'est la femme qui, naturellement, se tient au centre de ce miroir, reflet éternel de la composition musicale.

Je suis heureux et fier que mes compositions aient contribué au succès ou ouvert une grande carrière à plus d'un chanteur ou chanteuse. Ceci aussi est une autre preuve de l'influence de la femme dans l'art musical. Pour mener à bien une œuvre musicale, il est aussi important de soigner la composition que de se mettre à la portée de l'artiste qui sera chargé du rôle. La preuve peut en être fournie par une des plus belles artistes du monde musical, Maria Jeriza, qui a chanté dans beaucoup de mes opérettes. C'est elle la star de première grandeur parmi toutes les étoiles qui ont chanté mes œuvres.

La femme qui palpète éternellement devant les créations de l'homme est présente au moment où le musicien compose; elle est son épouse spirituelle, l'épouse qui paraît à la naissance de chaque œuvre de l'esprit et qui, bien qu'invisible, exerce une influence immense sur son effort intellectuel. C'est elle qui met l'accord parfait entre la puissance de création et les sentiments et la vie.

Cette influence se perçoit surtout dans les résultats, dans une manifestation d'équilibre. Nos savants, ou un musicien porté aux études devraient rechercher comment les sentiments, les intuitions et les pressentiments de la femme se transforment en musique, comment le langage muet de l'âme féminine se traduit en langage musical dans l'âme du musicien. Car ce problème n'est rien moins qu'une métamorphose des sentiments d'une époque, de ses goûts et de ses modes, et des éternels sentiments humains d'amour, de jalousie, de colère, de haine, lesquels, par le moyen d'ondes invisibles, parviennent au cerveau du compositeur qui les reçoit et les traduit en sons.

Les petites oscillations des sentiments féminins sont agrandies par l'âme du compositeur formant microphone et changées en mélodies qui, sur les ailes de la musique, retournent à leur point de départ, à l'âme féminine.

(Opera Mundi Press.)

FRANZ LEHAR.

Quelques sites où Wagner a placé l'action de ses Opéras

En 1933, à l'occasion du 120^e anniversaire de la naissance et du cinquantenaire de la mort du grand compositeur Richard Wagner, des représentations de gala de ses drames musicaux auront lieu en Allemagne. On jouera ses œuvres sur toutes les scènes du Reich, de *L'Amour défendu*, demeuré presque inconnu, jusqu'à *Parsifal*. Le grand centre de ces commémorations sera naturellement l'Opéra de Bayreuth, qui fut construit par le maître lui-même. Les personnes qui se rendront en Allemagne au cours de l'année de Wagner, auront l'occasion de visiter quelques-uns des lieux principaux où se déroulent ces opéras. Wagner a associé ses visions scéniques à des images qui s'étaient fortement gravées dans son esprit, et l'on peut souvent déterminer les endroits où se passent les événements qu'il a imaginés.

La guerre des Chanteurs sur la Wartburg

Construite en 1080, la Wartburg, que Tannhäuser aperçoit dans le premier acte de l'opéra, après l'enchantement du Venusberg, surgit encore, comme il y a plus de 800 ans, sur une hauteur boisée. Elle a été restaurée et partiellement reconstruite; mais, dominant Eisenach, la ville natale de Jean-Sébastien Bach, sur un contrefort à pic, elle offre une image fidèle de la splendeur des burgs moyenâgeux. La splendide « Pallas » de la moitié du douzième siècle, la partie la plus ancienne du château qui se soit conservée, respire l'esprit du Moyen-Age. Dans la salle des chanteurs du premier étage se serait déroulée, dit-

on, en 1207, cette guerre des chanteurs qui a donné à Wagner, la première idée de son opéra. C'est ici que se mesurèrent,



RICHARD WAGNER
par Lenbach

grâce aux soins d'un seigneur ami des arts, les meilleurs « Minne-aenger » (troubadours) allemands, Wolfram von Eschenbach, Heinrich von Otterdingen, Klingsor de Hongrie et sans doute aussi Walter von der Vogelweide. Un tableau qui se trouve dans cette salle représente ce tournoi pacifique d'après l'opéra de Wagner. Quelques siècles plus tard, le Réformateur Martin Luther séjourna dans une chambre également bien conservée de la prison du château, sous le nom de « Junker Jörg »; il y termina son grand ouvrage : la traduction allemande de la Bible.

De la Wartburg on jouit d'une vie splendide sur les hauteurs du Thüringerwald, couvertes de sapins. Non loin du château, s'élève le Hürselberg avec la grotte de Vénus. D'après une vieille légende populaire, « Madame Vénus », la déesse de l'amour, avait ici son empire. C'est ici que Tannhäuser languit dans ses chaînes, avant de trouver le chemin du salut. Wartburg et Hürselberg, les deux pôles de l'opéra de Wagner, se saluent par dessus les siècles et répandent encore le charme d'un monde de romantisme légendaire, qui reparaît dans *Lohengrin*.

Lohengrin, le Chevalier au Cygne, sur le Rhin

L'histoire du mystérieux chevalier au cygne fut peut-être chantée pour la première fois sur la Wartburg. Avant de devenir populaire, elle a eu des versions différentes. Chez Wagner, l'action de *Lohengrin* est transportée à Anvers, au bord de